

CASSE-GUEULLE : Avec les fous des cataractes

Tu es prêt ?... On y va ... Claude s'élanche dans le torrent. A mon tour ... Immédiatement, le courant m'entraîne. L'eau est froide. Elle s'infiltré progressivement sous la combinaison. J'agrippe fermement les poignées de mon hydrospeed et m'allonge dessus. Les berges oui bordent la Vézère défilent, pourvu que ce soit efficace ! Pourvu que le gros flotteur en polyester qui me supporte se révèle être un bouclier efficace contre les rochers qui parsèment le torrent.

A terre, cela semblait si évident, mais, une fois à l'eau, ce n'est pas sans une légère hésitation que je vois avancer vers moi les premiers blocs de pierre. Les conseils de Claude reviennent à ma mémoire « Pour éviter un obstacle sur ta droite, incline ton hydrospeed de 45° sur la gauche et palme à fond. » "Pour passer une chute, rentre bien les coudes dans le carénage, tiens fermement ton flotteur, ne te laisse pas traîner et écarte les jambes pour augmenter ta stabilité." "Prends ta respiration et ferme la bouche. »

Le rocher est déjà là. C'est le moment. Je m'applique. Ça passe ! Les genoux raclent le fond du torrent, mais les genouillères amortissent le choc. A quelques mètres, entre deux crêtes de vague, j'aperçois Claude. Il m'indique le chemin à suivre et surveille attentivement mes évolutions. "Ça va ? Ecarte plus les jambes !" Un slalom entre deux rochers et il disparaît ...

Nous abordons le fameux saut du loup, ma première « vraie » chute. Le temps d'inspirer une bouffée d'air, un léger pincement au coeur et je bascule à mon tour vers l'écume blanche et bouillonnante qui m'engloutit. L'eau ma glace le visage, et, déjà, mon flotteur me tire à la surface. J'émerge au milieu d'une superbe vague. L'hydrospeed cogne fortement à droite ; ma cuisse heurte le rocher, mais c'est supportable. Petit à petit, le courant s'apaise. Claude m'attend : " On continue ? On continue !... C'est super ! "

Une peur bleue

Ils ne sont qu'une centaine de passionnés à pratiquer régulièrement en France ce sport plutôt singulier, baptisé nage en eau vive, qui consiste à descendre des torrents à la nage. Si les origines de ce sport remontent au début des années 70 durant lesquelles quelques nageurs ont osé s'élanche dans des eaux tourmentées, son organisation et son évolution technique reviennent incontestablement au club de plongée du Laboratoire central des ponts et chaussées (L.C.P.C.). C'est en 1974 que, las de pratiquer leurs entraînements d'hiver dans les eaux polluées de la Seine ou de la Marne, les membres du club du L.C.P.C., à l'initiative de leur responsable, Claude Puch, décide d'aller palmer dans les eaux plus saines du haut Doubs. Les quelques 450 kilomètres à parcourir avant d'y parvenir n'ont pas été un obstacle à leur volonté de pratiquer la nage dans un cadre plus accueillant.

Cependant, l'équipement classique -.combinaison, masque, palmes et tuba - reste insuffisant puisque en 1976, dans cette rivière de classe 2 (selon les normes de canoë-kayak), un nageur se fêle une côte. Il faut faire quelque chose.

Claude Puch met alors au point un premier système de protection : une chambre à air de camion ficelée en forme oblongue comportant des coquilles pour protéger les mains et les coudes. Apprenant à la même époque que des nageurs avaient réussi à passer la Haute Cure, Claude Puch et Pierre Morin, un jeune ingénieur thésard, entreprennent la descente avec leur nouveau matériel. "Nous avons minutieusement reconnu l'ensemble de notre parcours, explique Claude Puch, mais, au premier départ, j'avais néanmoins une peur bleue." L'appréhension vaincue, l'expérience réussie leur apprend que l'utilisation de genouillères et le port d'un casque s'avèrent indispensables.

Les deux amis se chargent d'encourager leurs compagnons à les suivre dans leurs évolutions. De leur côté, tous deux partent de temps en temps à la découverte de nouveaux cours d'eau à niveau de difficulté plus élevé. En 1977, ils attaquent le Chalaux. Là, au passage de la chute du Haut de Courtibas, connue des kayakistes qui y ont laissé plus d'une embarcation, c'est l'accident. La chambre à air dévie sur le côté : Claude s'assomme en percutant une pierre située au centre de la chute. Tirant les enseignements de cette mésaventure, il se lance dans la conception d'un carénage en plastique qui maintient la chambre à air et permet une protection accrue des mains, des coudes et du bas-ventre et surtout une meilleure maniabilité.

Un an plus tard, l'engin est testé sur le même passage : il cogne mais résiste. Le premier hydrospeed est né. Une société civile est alors constituée pour pouvoir le breveter. Progressivement, les idées apportées par les membres du groupe viennent enrichir ses performances, et un premier moule est construit. L'hydrospeed se compose d'une coque catamaran, de deux poignées internes rigides, et de deux flotteurs latéraux qui enserrant et protègent le bassin du nageur. L'engin, en polyester armé de fibres de verre et injecté de mousse polyéthylène, mesure 95 cm de long sur 65 cm de large. Il assure une flottabilité de 70 litres et rappelle la luge.

A partir de cette création, les événements s'accélèrent : 1978, première sur la Vézère; 1980, création du club de nage en eau vive du L.C.P.C. et médaille d'argent pour l'hydrospeed à la foire d'exposition de Genève ; 1981, médaille du ministère de la jeunesse et des sports à la Foire de Paris; 1982, mise en place des statuts de l'Association française pour la nage et la navigation en eau vive (AFNEV) qui regroupe les différents clubs qui pratiquent la descente de torrents.

Une douzaine de torrents comme le Laraud (Pyrénées), l'Ubaye (Haute-Provence) ou le Taurion (Creuse) sont régulièrement descendus par les adeptes de ce nouveau sport. "Nous devons beaucoup aux conseils judicieux et éclairés des kayakistes et à ceux de la revue Canoë-Kayak Magazine, spécifie Claude Puch, leurs renseignements nous servent en quelque sorte de topoguide." Grâce aux relations étroites qu'elle entretient avec la fédération française de canoë-kayak, l'AFNEV peut connaître les horaires des lâchers d'eau des barrages E.D.F. et ceux des compétitions afin de ne pas perturber le déroulement de ces épreuves.

Entre + 1°C et + 15°C

Pour pratiquer la nage en eau vive, il convient de bien savoir nager et d'être en bonne condition physique. La température de l'eau varie entre + 1°C et + 15°C. Jusqu'à présent, la majorité des adeptes, dont 20% de femmes, sont plongeurs sous-marins. L'équipement du nageur doit être au point et, même si aucun règlement n'impose aujourd'hui la moindre norme de sécurité, il doit au minimum se composer d'un casque, de gants, de haussons et combinaison de plongée, de genouillère, palmes et fixe palmes. Ficelles, ceintures, palmes à tuyères ou tout autre accessoire pouvant s'accrocher à une branche sont à proscrire, de même que le masque qui risque de se briser sur les rochers.

Il est toujours possible de se lancer à l'eau sur une chambre à air de camion, mais ce serait braver bien trop de dangers et on ne saurait trop conseiller aux débutants de n'aborder ce type d'activité qu'après avoir contacté un club équipé d'engins de descente adaptés et bénéficiant d'un encadrement pédagogique qualifié. Enfin, le nageur doit être psychologiquement préparé, et vouloir absolument réussir sa descente, sinon, la peur au ventre, il appréhendera les passages difficiles et, inévitablement, se fera mal. Mieux vaut alors rester sur la berge !

Après quelques heures de pratique, le (la) débutant (e) commence à repérer les différents caprices du torrent : ici, les "pleureuses, ces rochers sur lesquels l'eau glisse finement et qu'il faut contourner; là, un brusque coude à négocier en palmant longtemps à l'avance. Certes, on se fait, de temps à autres, quelques ecchymoses aux tibias, sur les cuisses ou sur les épaules, mais rien

de grave qui puisse enlever le plaisir de dévaler la chute d'eau de la pisciculture (2,50 mètres de haut, 45% d'inclinaison), de passer sous le vieux pont gothique de Treignac ou de slalomer parmi les rochers de la Goujonnière où les canoës-kayaks se piègent. Sur ce parcours de la Vézère, long de 15 kilomètres d'une dénivelée, de 0,5%, deux heures de nage et de contact étroit avec l'eau et la nature, au milieu des arbres, du lever des poules d'eau ou des canards sauvages, dans le roulement mélodieux du torrent.

La nage en eau vive est aussi un état d'esprit. Une cohésion particulièrement sympathique règne entre les « hydrospeedeurs » d'horizons et d'âge si différents. Ici, pas de vedette qui plastronne en racontant des exploits mirobolants, mais des sportifs qui mesurent à leur juste valeur les dangers qu'ils affrontent. Une ambiance qui rappelle, un peu celle des débuts de la planche à voile et du deltaplane.

Marc BEYNIÉ